

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

Les correspondances et envois doivent être adressés franco
à M. Georges MARC, 12, rue du Jardin Botanique, Liège.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

Rédacteur en chef : Georges MARC

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; six mois, fr. 3-50.

ANNONCES-RÉCLAMES

s'adresser à M. Aug. BÉNARD, imprimeur,
rue du Jardin Botanique, 12, Liège.

L'an d'après.

(CROQUIS-PARIS.) (1)

Lettre à une sœur.

Tu sais, chère, je suis paresseux de ma nature — du moins tu l'as tant entendu dire et répéter que tu as peut-être fini par le croire... Et bien, ce jour-là — ne souris donc pas de ce petit air d'incrédulité malicieuse, ou je cesse... Ce jour-là donc je me trouvais à huit heures précises du matin — oui, Mademoiselle, du matin... assis grelottant, le nez gelé, les joues marbrées de bleu, le menton enfoncé dans le collet relevé de mon paletot, sur l'impériale de l'omnibus allant de la place Saint-Michel à la gare Saint-Lazare.

Il faisait froid, mais froid !... Je sentais sous moi mes pauvres pieds se transformer en deux gros glaçons clairs et maudissais le sort impitoyable — Ananké, en grec — qui me forçait de quitter, avant même que le jour d'hiver se fût levé pour de bon, mon grand lit à court-pointe ouaté, d'avalier en me brûlant le palais le bol de chocolat que ma logeuse la bonne Mme Roche, m'apporte chaque matin au saut du lit, un chocolat exquis que j'eusse tant aimé à savourer lentement, tendrement, comme tu peux le faire, toi heureuse !... de fermer derrière moi la porte de ma chambre aux rideaux blancs comme la mousse du lait qu'on vient de traire, où dans une bibliothèque à quelques rayons seulement se serre l'assemblée soigneusement élue des livres amis, et sur la table s'étale, sous une Minerve assise, la liasse éparsée des lettres à peine lues de personnes chères !

Et tout cela pour faire quoi, je te le demande ? Pour aller là-bas, dans une rue noire du vieux Paris, près de la Bourse, m'enfermer dans une étude d'avoué, malsaine, surchauffée ou l'atmosphère semble chargée de migraines et où il fait sombre au point qu'on allume le bec de gaz qui me chauffe le crâne dès deux heures de l'après-midi — quand le temps est clair. Et cela à deux pas des grands boulevards, des Tuileries, des Champs-Élysées au bout desquels l'Arc-de-triomphe ouvre son orbe immense, dans le vide du ciel ! Essaie un peu, après cela, de venir me parler des tortures de ce farceur de Tantale, sujet inépuisable d'apitoyement scolaire pour des centaines et des centaines de générations, tu verras comme je te recevrai !

Et si tu savais encore à quoi elles passent, ces heures supplicantes ! A copier, courbé en deux sur un pupitre boiteux, d'horribles conclusions, aux interminables attendu que, d'amphigouriques *avenirs* et de mortelles *assignations à comparaître...* à huitaine franche... *défait de suite...* et cela le plus souvent sous la dictée d'un maître-clerc qui s'interrompt à tout bout de phrase pour me faire remarquer l'élégance et le moelleux de son style procédurier :

— Tapé, ce dispositif... trouvez-vous ? Vous n'en sauriez pas faire autant, hein, p'tit ?

Bien sûr que je n'en saurais pas faire autant !

Les conclusions achevées, on me met entre les mains un timbre griffonné et je collationne, suivant ligne par ligne la lecture d'un expéditionnaire pâle qui a toute une pharmacie rangée dans son pupitre et qui semble avoir avalé un tourniquet à plaisirs tant il lit vite et tant sa voix renâcle,

Puis, comme distraction, survient une grosse femme au tablier sale et au chignon mal peigné, une *assistance judiciaire*, qui me raconte que son mari après l'avoir injuriée et

battue l'a mise à la porte de chez lui et refuse de la recevoir, et quelle demande le divorce... et il faut l'écouter poliment, l'entendre patiemment énumérer ses griefs, établir la balance des coups reçus et donnés, tâcher alors de lui parler raison, de lui faire reconnaître ses torts à elle, tout en mettant dans l'ombre, ceux du mari, la décider enfin, à grand renfort de phrases parlant — et sans rire ! — d'union et de bonheur, à se désister de sa demande — non pas tant pour empêcher la dislocation d'un ménage, déjà trop incohérent pour cela, que pour éviter les requêtes, les assignations et toute l'interminable procédure que sa demande amènerait avec elle et dont une bonne part vous retomberait inévitablement sur le dos... Que veux-tu ? on devient comme cela, à la longue...

Mais voilà que j'ai complètement oublié que je suis sur l'impériale d'un omnibus, qu'il fait un froid de loup, qu'il est huit heures du matin et que j'ai quelque chose à te raconter. Pardon, chère, j'y reviens.

Mon omnibus qui s'est mis en route, lui, pendant ce temps-là, suivait au grand trot de ses trois lourds chevaux la ligne des quais, au milieu de la cohue des fiacres, des camions et des charrettes à bras lorsque tout à coup, tout près du Pont-Neuf, il s'arrêta net. Un rassemblement qui de minute en minute allait en grossissant, lui barrait la route.

J'ai toujours été curieux, au moins autant que paresseux, tu le sais bien du reste, ce que je l'étais, comme enfant déjà, lorsque je cassais mes beaux œufs de Pâques en chocolat ou en sucre polychrome, pas tant pour les manger que pour voir ce qu'il y avait à l'intérieur [et qui faisait toc-toc quand on les secouait. Tandis donc que l'omnibus prenait par une rue voisine, je descendis de mon impériale et vins me joindre au cercle des curieux. Que pouvait-il donc se passer là de si extraordinaire ? Oh ! rien, un fiacre tout simplement dont le cheval venait de s'abattre, un fiacre tout propre et dont les panneaux, vernis à neuf, reluisaient. Le cocher, descendu de son siège quatre à quatre, avait enlevé ses gros gants de drap noir et s'efforçait de déceler au plus vite le cheval qui, sans un mouvement, restait étendu tout de son long, les naseaux frémissants, les yeux, de grands yeux fous, montrant le blanc, presque révoltés. Mais la besogne n'avancait guère. Les mains du cocher, un vieux à la figure bouffie que l'inquiétude creusait momentanément d'une multitude de petits plis, tremblaient au point que les courroies s'échappaient de ses doigts et que depuis quelques minutes que la chute avait eu lieu, il avait réussi à peine à desserrer une sangle. A genoux au milieu du cercle serré des curieux, il tirait, de toutes ses forces, puis lâchait la sangle pour déboucler un trait puis revenait à l'épaisse courroie qui lui noircissait les mains et lui cassait les ongles.

Enfin, à la suite d'un effort plus violent que les autres, la boucle sauta. Le cheval voulut se relever mais il retomba lourdement de côté, brisant le brancard droit.

— Zut, alors !... Le vieux eut un mouvement de suprême découragement. Il fourra ses mains dans les deux poches profondes de son carrik et sembla vouloir s'en aller, sans doute pour aller demander main forte au stationnement le plus proche, mais tout à coup il se ravisa, et enfonçant plus avant sur son front son chapeau de toile cirée, il se remit à genoux, de l'autre côté, pour tâcher de dégager le cheval du brancard brisé.

Et le monde était là, bien une centaine de personnes, bourgeois à paletots fourrés et ouvriers en bourgerons, sans compter quelques lignards qui regardaient, les deux mains dans les poches de leurs larges pantalons rouges



Jan Van Beers.

Un Anversois fortement parisiannisé, un sceptique, philosophe aussi, avec des dehors bon enfant : des dents nacrées brillant sous le noir des moustaches relevées en croc, un front très large, fuyant, un profil étrange qui incite au souvenir.

Pour compléter cette grossière ébauche, quelques mots, traduits littéralement, d'une correspondance envoyée d'Ostende, au *Fremden-Blatt*, en date du 3 septembre 1887 :

« Les Ostendais le (Van Beers) voient en un léger costume d'été, avec un chapeau de paille, un gilet blanc s'ouvrant en cœur sur le plastron d'une chemise immoderne, intentionnellement, plissée à l'antique, non amidonnée, une cravate de satin noir, autant immoderne. »

Silhouette exacte :

Dans sa mise raffinée, qui ne rappelle en rien la banale élégance des journaux de modes, dans son atelier où s'entassent, emmêlés, en un désordre voulu, les bibelots japonais, les tables contournées, les fauteuils larges, les peaux de fauves, les tentures aux plis savants dans leur laisser-aller, les sièges de formes bizarres — entre autres une

véritable selle montée sur pieds — même recherche de l'invu.

Mieux que d'autres, il sait rendre la caresse de grands yeux presque violets, les lèvres qui saignent, les peignoirs de peluche bordés de fourrures, les toilettes non finies, les pieds nus sortant à demi des mules, la mousseline des jupons bouffants, les satins aux reflets si chauds, la neige rosée des chairs, l'envolement des tulles qui transparent... un peu.

Tout chez ce peintre — qui seul pourrait illustrer les *Contes* de Catulle Mendès — dit la continue préoccupation de maintenir grande l'influence ou mieux l'hypnotisme qu'exercent, sur les trop impressionnables filles d'Eve, ses tableautins boudoiresques, emplis de sous-entendus, qui laissent libre cours aux imaginations fantasques.

Aussi, dès que s'ouvre une exposition où figurera quelque œuvre signée Van Beers, les voit-on s'y presser, ces follettes, certaines de se retrouver là tout entières, avec leurs élégances, leurs froufrous, leurs cervelles de linottes et leurs éclats de rire qui mentent.

Puissance d'attraction qu'envieraient bien d'autres !

MORISKI.

Extrait inédit des *Histoires Estudiantines*, de notre collaborateur Georges Rosmel, un volume élzévir de 150 p. couverture dessinée par Arn. Rassenfosse. Paraîtra incessamment.

sans que l'idée vint à personne de donner un coup de main à ce pauvre diable de vieux cocher qui se désespérait, à genoux sur le pavé, sans parvenir à dételer sa bête. Quant à moi, impossible d'avancer, le monde faisait comme un mur autour de l'accident. Dame ! du moment qu'il y a quelque chose à voir ! Personne ne bougeait. Personne... je me trompe, il s'était trouvé quelqu'un qui sortant des rangs des badauds avait mis courageusement la main à l'œuvre. Ce quelqu'un, je le connaissais, de voir de temps en temps sa frimousse drôlette de gavroche se promener dans les salles et les couloirs du Palais où il allait, sa serviette de petit-clerc toute gonflée de gros dossiers sous le bras, faire les courses du patron. Ce matin il n'avait ni serviette ni dossiers, ne faisant le Palais que l'après-midi mais, en revanche, il serrait sous son bras la gamelle de fer-blanc contenant son déjeuner d'onze heures. En allant s'accroupir aux côtés du vieux cocher il l'avait soigneusement déposée derrière lui, hors portée des ruades possibles de Cocotte qui cependant, la pauvre, n'avait guère l'air de songer à ruer.

Mais il s'était dit que Prudence est mère de la Sûreté et aussi un peu, par conséquent, des gamelles en fer-blanc contenant les déjeuners d'onze heures des petits-clercs d'avoué — et il avait eu raison. Les traits de droite et de gauche défaits, il s'agissait de dégager le cheval du brancard brisé et sur lequel il s'était abattu.

— Heup ! Allez donc ! Hua !... mais ils avaient beau crier, pousser de leurs forces unies, Cocotte ne bougeait pas, se contentant de secouer la tête de bas en haut en s'ébrouant bruyamment. Le cocher prit le fouet et, si mal que cela lui fit, en cingla à grands coups la croupe de la pauvre bête tandis que le petit-clerc, saisissant courageusement le mors, la tirait vers lui, aussi fort qu'il pouvait, pour la forcer à se mettre debout. Mais le cheval, s'appuyant sur ses sabots de devant, glissait toujours sur le pavé, puis lourdement s'abattait.

Puis, tout à coup, un craquement plus fort : le brancard s'était rompu tout à fait sous l'effort énorme du cheval qui se tordait sous le fouet et qui, d'une fois s'était remis debout, suant, les harnais défaits, les brides pendantes.

— Ouf ! c'est pas malheureux ! fit le petit-clerc, en s'essuyant le front d'un des bouts flottants de son cache-nez de laine.

Et comme le cocher après avoir tâté sa bête, longuement, pour voir s'il n'y avait rien de cassé « après », lui offrait tout en joie une cerise pour sa peine :

— « Des crânes ! ah ben, oui ! une guigne peut-être !... t'en auras donc jamais assez, 'spèce de goulaffre !... » Et mon petit-clerc, se baissant pour ramasser son bidon en fer-blanc, disparut prestement dans la cohue épaisse des curieux qui, tout éjouis de la repartie, se dispersaient lentement, bourgeois en paletots fourrés, ouvriers en bourgerons et lignards, les mains dans les poches de leurs larges pantalons rouges.

GEORGES ROSMEL.

Carnaval.

Le carnaval revient, et avec lui, bientôt, la verte poussée des bourgeois avides de revoir leur grand ami le soleil.

Aux vitrines s'étalent, en un fouillis doux à l'œil, les vaporeuses mousselines, les tulles mouchetés, les satins miroitants, les soies de couleurs vives, les chapeaux de toutes formes, les grelots tintannabulants, les enfilées de sequins, les mirlions enrubannés, toute une verroterie clinquante.

Les couturières ne savent où donner tête ; retenues à l'atelier, les apprenties sortent tard, furieuses de ne plus trouver, comme à l'ordinaire, leurs amoureux battant la semelle le long des trottoirs. Les pauvres ! Seules elles devront regagner les populeux faubourgs où nichent leurs familles, et leurs minois chiffonnés s'allongent, rendus plus roses par le frigidité vent du soir.

En la tiède atmosphère de leurs boudoirs bien clos, les mondaines imaginent des déguisements d'une fantaisie excentricité. Debout, devant sa psyché liserée de peluche vieille or, une mignonne cherche des poses langoureuses, de félines attitudes en accord avec le costume de chatte qui emprisonnera son corps souple d'androgène. La petite marquise de Piedcambré s'essaye à rougir — exercice nécessaire — en retenant sa respiration. Il faut tout prévoir : si étranges sont les plaisanteries des jeunes gens d'aujourd'hui !

Par avance, les « impures » grignotent en rêve des écrevisses... et des louis. Les pensionnaires d'un « beuglant » achètent un stock de citrons, et toutes, le jour du bal, en presseront une goutte dans leurs yeux éteints pour leur rendre un factice éclat.

Tandis que leurs vertueuses moitiés, enfoncées en d'immenses fauteuils recouverts de tapis au crochet, garnissent de perles des bretelles usées, les bourgeois bedonnant collectionnent les « mots » cueillis dans les almanachs pour ne pas rester bouche bée devant « ces dames » au bal.

Un fumiste dévalise les pâtisseries, fait emplier de crème laxative les choux qu'il offrira lui-même, travesti en mitron viennois, aux Eves accourues nombreuses pour goûter à ces pommes nouvelles.

Les étudiants tâtent avec angoisse leurs goussets aplatis, répètent un pas invu, ébauchent un chahut gigantesque dans le quartier de l'un d'eux, au grand effroi du propriétaire. Beaucoup font la nique à l'examen, — si proche cependant, — et trouvent insensée la prétention du jury de se croire apte à constater, en une heure, les fruits du travail de toute une année.

Des nuées de pierrots se sont abattus sur Liège et transposent, pour les rendre sur leurs guitares défoncées, les jolis « Airs de flûte » de Siebel.

Ohé ! la lune !

MORISKI.

Ci et là.

Deux livres du groupe *La Wallonie* à savoir : *Une Réparation*, comédie en 1 acte en prose par Fritz Ell ; chez Hoste à Gand, 1 fr. 50 ; sur Hollande, 3 frs.

Le Lys, chez Lacomblez, rue des Paroissiens, Bruxelles, et chez Lemerre à Paris. Prix deux francs : un volume de vers fluides et fins, signés Fernand Séverin, avec un superbe frontispice de Henri de Groux.

A bientôt les comptes-rendus. Albert Mockel et Maurice Sivilie s'en sont chargés.

On peut souscrire à ces deux ouvrages aux bureaux de *la Wallonie* rue St-Adalbert, 8.

**

Encore : l'Almanach de l'Université de Gand, chez Hoste à Gand, (prix 2 frs.) un volume littéraire auquel ont collaboré Fritz Ell, Gustave Rahlenbeck, (Georges Rosmel), C. Van Lerberghe, Henry Maubel, Paul Montane, Aug. Vierset, Hubert Krains, Albert Mockel, Maurice Sivilie, etc., etc.

Nous en extrayons ces vers d'un artiste très délicat :

Réveil.

Nous sortions, voyageurs des fantasques Bergames, D'une île fée, ou sous de magiques soleils, Parmi les lotus d'or, sur les fleuves vermeils, Comme des cygnes blancs avaient vogué nos âmes ;

Des bras ceignaient mes bras et nous nous rencontraions, éblouis et palpitants, pareils [trâmes, Bouche à bouche, dans cette extase des réveils, A des anges tombés du ciel les yeux en flammes.

La lune, en ce moment, argentait le matin ; Et le lit avait l'air d'un vaisseau plein de voiles, Qui rentre triomphal au port, sous les étoiles.

Et tant était charmant ce réveil incertain, Que nous ne savions si, dans cette heure d'envie, La vie était le rêve ou le rêve la vie.

CHARLES VAN LERBERGHE.

**

Et cette autre pièce d'un subtil et suggestif poète :

Quelques proses.

VI.

SEIGNEUR, PARDONNEZ-LEUR.

Au poète Georges Khnopff.

Sous la voûte d'un ciel tragique, des nuages livides se bousculent, et leur course, en ténèbres morcelées, voile ou découvre le front désolé de la lune.

Au loin, sur une Mer houleuse, je vois un Navire qui souffre. Aux pointes des mats scintillent de clairs drapeaux, aux nuances ingénues et riantes. Mais la houle en veut à ce vaisseau qu'elle porte, — et qui prend d'elle son existence ; car il la domine, et elle ignore son But. Elle trait ce Navire, aux mats élanés hardiment vers le ciel comme des flèches d'orgueil. Elle déteste ces drapeaux dont les reflets d'azur la blesse, — et dont le sens lui échappe.

Et alors la Mer se gonfle, soulève, passe et fait s'écrouter des vagues, lourdement sur le Na-

vire. Il souffre et ne se plaint. La Mer le heurte aveuglément, le couvre d'écume, et veut l'engloutir dans son gros sein de brute ; elle veut engloutir le beau Navire svelte et léger, le vivant Navire ailé de voiles, le grêle Navire aux formes d'oiseau.

Le Navire lutte. Son angoisse le tord sur le flanc douteux de son ennemie. Il se révolte sous les crachats des lames et roidit ses mats, plus fièrement, vers le ciel ou passe la Lune, — la soyeuse Tanit, la féminine, et nerveuse, et pâle, — et si lointaine !

L'Océan vient décupler ses assauts de fureur bestiale ; jusqu'à l'Horizon roule une harmonie de sourds grondements, des rumeurs de haine, et les clameurs sinistres des crimes étouffés d'épouvante.

Soudain l'Océan crie de rage sans pouvoir ternir la belle dignité du Navire ; et de toutes parts les flots se dressent comme des bras pesants qui le brutalisent et vont le faire mourir. — Mais la Tempête, sans le vouloir, porte jusqu'aux nues les banderoles dont il fleurissait son orgueil ; elle porte les fanions comme des ailes de gloire, jusqu'aux nues où rêve la Lune.

Alors le Navire se résigne et s'enfonce, d'un bloc, irrémisiblement ; mais son triste sourire de pardon caresse encore en dédaigneux, la joie sauvage de la Mer, vautre sur sa victime.

La Mer ? que peut-elle, qu'a-t-elle pu faire ? Elle est de l'eau, rien que de l'eau, fluide et sans forces. La Mer est soumise à la Tempête, et seule elle sommeillera, la mobile paresseuse, — elle, la Mer sans Volonté, l'irresponsable Bête, l'inerte et lourde Obéissante.

Ainsi, Poète, Poète Vaisseau-Fantôme, — ainsi l'aveugle inertie de la Foule sous l'ouragan des passions Fatales.

ALBERT MOCKEL.

Roses de Noël.

En décembre à travers la brume Elles s'ouvrent les tristes fleurs, Semblables à des yeux en pleurs Que nul vivant désir n'allume.

Point de soleil qui les parfume Qui les dore de ses couleurs, Mais du moins aux mornes douleurs Leur pâleur est sans amertume.

Puisque le jeune et beau printemps Réserve ses dons éclatants Aux âmes fraîchement écloses, Pour ceux qui souffrent, ô doux ciel, Faites toujours fleurir les roses, Les pâles roses de Noël.

ALFRED TILMANT.

Madame Chrysanthème.

PAR PIERRE LOTI.

Une simplette histoire d'une étrange saveur exotique qui vient réagir contre la néfaste influence d'exportation Julevernienne : le mariage d'une Japonaise et d'un marin Français, en quête de sensations neuves.

Pour cadre, forcément, le pays des potiches où courent les légères voitures des *djins* véhiculant les *mousmés* dont les chignons d'ébène, traversés de longues épingles d'écaïlle, semblent des truffes à la broche.

Durant les 330 pages du volume relevé de dessins signés Myrbach et Rossi, elles s'agitent, ces femmes en mignature vêtues de robes trop larges que retiennent des ceintures à gros nœuds bouffant par derrière, chantent, saluent, déambulent sous de claires ombrelles multicolores portant, écrites en caractères entournés, des inscriptions telles que « Nuages, arrêtez-vous pour la regarder passer » ; grignotent, à l'aide de bâtonnets, de microscopiques friandises dont se contenterait à peine une poupée d'Europe, vont, claquant leurs socques de bois, au temple de la Tortue sauteuse, retrouvent là de mignonnes amies comme elles rient toujours, puis, le soir, redescendent à Nagasaki, la ville qui s'endort, bercée par les cris d'innombrables cigales, à mesure que les promeneurs attardés éteignent les lanternes qu'ils

portent suspendues à des tiges de bambou flexible.

Affluent les silhouettes finement découpées :

M^{me} Prune psalmodiant des prières baroques devant l'idole singesque qui, dans chacune des maisons de là-bas, grimace au fond d'une niche enluminée ; M. Prune, un artiste inondant le marché de tableautins qui toujours représentent des cigognes différemment posées ou des ciels rouges striés de vols d'oiseaux bizarres ; Oyouki leur gracieuse fillette etc.

De vivre par la pensée en ce lointain Nippon où tout prend des allures de bibelots d'étagère, on reste étonné, le livre lu, de se retrouver aussi grand, comme si, sans transition, l'on passait de Brobdingnac en l'île de Lilliput.

De valeur littéraire, point ; mais une agréable façon de présenter toutes choses.

C'est beaucoup déjà.

MAURICE SIVILLE.

Eugène Labiche

Membre de l'Académie Française.

Une maladie de cœur vient d'enlever, à l'âge de 73 ans, Eugène Labiche, cet écrivain si fin, si spirituel.

Depuis ses débuts, en 1834, Labiche excite le rire du public par ses comédies humoristiques, où il bafoue d'un sarcasme mordant et continu les ridicules des hommes.

Il en veut surtout à la bêtise vaniteuse ; il la poursuit, la harcèle sans cesse.

Ses comédies, malgré l'observation et la peinture des caractères, sont malheureusement des *pièces à tiroir*, car Labiche y soutient toujours l'attention du public par des péripéties nombreuses, des complications multiples, des dénouements imprévus ; mais le tout si drôlement, qu'on rit de bon cœur et lui pardonne aisément ce défaut :

Chose étonnante ! dans ce genre léger, au milieu des situations les plus lestes, il a su éviter la gravelure, piège où ne sont que trop tombés ses nombreux imitateurs.

Il n'est pas sans intérêt, croyons-nous, de donner quelques détails sur sa façon d'écrire. Nous les empruntons au *Figaro* :

« Travailleur infatigable, Labiche se mettait à la besogne dès le matin, en robe de chambre, devant son bureau, comme un simple employé ; il écrivait très vite, d'un seul jet, traçant des caractères nerveux et fins, ne s'interrompant que pour fumer sa pipe ou boire un peu de bière, dont il avait toujours une provision près de lui.

« Labiche travaillait rarement seul : aussi a-t-il eu de nombreux collaborateurs.

« Les idées, il les émettait froidement, une à une ; puis, il devenait silencieux, fumant, chantonnant, se promenant ; alors on discutait un peu, ensuite il fixait sur le papier le résultat de cette première séance. Le collaborateur écrivait de son côté la pièce discutée sur scénario ; Labiche la récrivait, ajoutant ici, retranchant là, développant les nouvelles scènes, puis le collaborateur reprenait et retravaillait ; mais le maître savait finalement conserver à tout sa personnalité propre. L'idée d'un autre, passant par sa plume, devenait « du Labiche. »

Ajoutons-y quelques mots d'Emile Augier, son collaborateur dans *le Prix Martin* :

« Quelle est la part des collaborateurs dans l'œuvre de Labiche ?

« La question est d'autant plus délicate que la plupart sont des hommes de beaucoup d'esprit et de talent, que la plupart ont eu de grands succès sans lui. Mais je remarque que les pièces qu'ils font sans lui ont une tournure toute différente de celles qu'ils font avec lui, et qu'au contraire son répertoire à lui porte partout la même empreinte, la même marque de fabrique, reconnaissable entre mille, qui, par conséquent, ne peut être que la sienne propre. Par quel procédé de collaboration est-il arrivé à cette unification ? Je puis en parler savamment, ayant eu le très grand plaisir de faire une pièce avec lui, non pas sa meilleure, hélas !

« Or, voici comment les choses se sont passées :

« Nous avons fait ensemble un scénario très développé, pour lequel je lui servais plutôt à l'exciter par la contradiction qu'à lui donner

CAPRICE REVUE

des idées, car elles lui venaient si vite, que je n'avais pas le temps d'en avoir moi-même; après quoi, il m'a demandé la permission, que je lui ai généreusement octroyée, d'écrire la pièce tout seul, à la charge par moi de revoir son travail et de l'arranger à ma guise; j'ai re-ait quelques bouts de scène, pratiqué quelques coupures, et voilà. Je n'oserais pas affirmer que le rôle de ses autres collaborateurs ait été aussi modeste que le mien; mais il est probable que le procédé a été analogue. »

Edouard Grenier.

POÉSIES COMPLÈTES. — JACQUELINE BONHOMME. FRANCINE.

Amis! En une forme burinée délicieusement, les strophes enchassent dans leur envolée — ainsi qu'un châton enserre entre ses griffes quelque pierre précieuse — des vers si trempés d'attendrissante émotion et si baignés d'exquise délicatesse, qu'on les sent rythmés aux battements émus du cœur qui les a dictés, que l'on sent que la main a dû frissonner discrètement, en les écrivant, et que peut-être, l'œil s'est voilé d'une larme en les lisant.

Et de ce bouquet fait des fleurs les plus belles de l'âme du poète, de ces fleurs écloses radieusement sous les baisers du grand soleil des rêves, monté en une cresse comme un parfum de tendresse, comme une senteur d'idéal que grise tout le meilleur de vous-même, pareille à une rose thé, qui de son odeur vagabonde embaume toute une chambre.

Tout d'abord, comme on sait son monde, au parterre du poète, où s'épanouissent les fleurs venues à pleine poussée, on cueille de ci, de là, les plus éclatantes, les plus coquettes, car on n'en veut qu'une touffe; mais voilà-t-il pas qu'avec une stupeur ravissante on ne sait lesquelles choisir, lesquelles repousser, tant elles sont toutes mignonnes, et alors désespéré de ne pouvoir emporter à pleines brassées, on s'enravage, on s'ensauve... et c'est ce que je fais, ne vous déplaise.

ALFRED TILMANT.

Voici une charmante petite fable wallonne de M. J. Lamaye :

Li R'nâ et l' Coirbâ (1845).

On jou on glot coirbâ hape on bon crâs r'modou, Et vo l' là so n' haute cohe bin pâhul'mint rassiou. On r'nâ vint à passer de costé qui l' vint henne, Et s' dit : j'ode ine saquoî; i r'live si femme nareme, Tape on cöp d'ouïe es l'air et d'honneur li qwaqwa; Ji v's âret, s'apine-t-i, li sco n'est nin mâva :

Eie, diêwâde. Monseigneur! Qu'estez-v' bai, li dist'-i, quel aweûr pol jou d'houie! Dè veio des s' faits ouhai n's avans râr'mint l'honneur, So mi âme, po v' admirer, j'a trop pau d' mes deux ouïe,

Tel'mint v's estoz r'luiant! Vos r'glatitez comme on diamant! J'ô bin qui c' n'est nin l' tot di v' veio; On dit qu' vos estez à crohi, Qwand dè chanter i v' prend l'êveio; Ji donreu bin volti Li bêchette di m' quowe po v's oi! Li coirbâ trêfelle tot, Douve on bêche comme li gneue d'on for

Et fait tommer si scot! Li fin r'nâ broque dissus, à deux cöp d' dint l' [divora; Et s' ritourmant vès l' pauve coirbâ : Console-tu, li brait-i; ti n' sés çou qu' goulâ t'vât, Ti t'es sovairot po n' aute feie, Qwand on t'flattret, sérre tes oreie! Li coirbâ jura, tot peteu, Di n' mâie pu houter nou plaquen. (Ann. de la Soc. de Lit. wal.).

BRUXELLES

Les concerts.

Samedi a eu lieu à la Grande-Harmonie, le troisième concert de l'Association des artistes-musiciens, sous la direction de M. Léon Jehin. Il y avait foule. Le grand attrait de ce concert consistait dans les premières auditions de: *Le Roi d'Ys*, ouverture de M. Edouard Lalo, et de: *Didon*, scène dramatique de M. Charpentier, grand prix de Rome, en France, et élève de M. Jules Massenet.

L'ouverture de l'opéra *Le Roi d'Ys*, est une page bien colorée, vigoureuse et qui témoigne d'un musicien de réelle valeur et qui connaît son orchestre. Elle méritait un accueil plus enthousiaste, mais le public habituel de la Grande-Harmonie qui comprend seulement la musique qui lui permet de dodeliner de la tête, — musique macaronique ou Gounodinnée, — est resté froid.

L'œuvre de M. Charpentier, pour laquelle l'administration avait engagé comme solistes, M. Jourdain et Mlle Leslino, — qui ne craignent pas de se qualifier de l'Opéra, (pourquoi pas aussi du théâtre de la Monnaie où ils ont passé tous deux) et M. Seguin, baryton du théâtre royal de la Monnaie, est une œuvre d'un mérite incontestable et admirablement inspirée. L'orchestration est des plus brillantes et l'auteur y a accumulé les ressources que lui fournissent l'harmonie et l'orchestration. Entr'autres pages, nous citerons à la scène première, l'air de *Didon*. *Seule, me voilà seule ici...*, l'ensemble (*Didon et Enée*) de la scène II. « Tout est bonheur, sourire et fête! » le récit d'Anchise, scène III. *Non! Non! Tu dois m'entendre*, et l'ensemble de la même scène (*Didon, Enée et Anchise*). — En un mot, le début de ce jeune musicien est des plus heureux et fait honneur à son maître Massenet.

L'interprétation du côté de M. Jourdain et Mlle Leslino a été très-médiocre. Seul, M. Seguin a été très-applaudi. M. Jourdain a chanté en dépit du bon sens ou plutôt crié le *Noël païen* de Massenet, une page d'une finesse exquise. Mlle Leslino a, de son côté, massacré l'air d'Alceste, de Glück. La sérénade pour quatuor de M. Pierné a été bissée. L'orchestre a été remarquable.

Le troisième concert populaire fixé au dimanche 29 Janvier, se composera de *Eve* de Massenet, avec le concours de Mme Rose Caron (*Eve*), et de M. Seguin (*Adam*), et de la première audition des *Scènes populaires*, de M. Jean Block, compositeur anversois.

M. Massenet assistera aux dernières répétitions de son œuvre.

Le quatrième concert d'hiver, sous la direction de M. Franz Servais, a eu lieu hier à l'Eden-théâtre.

On a fait des ovations au vaillant chef et à son orchestre. Mlle Derscheid, une pianiste belge, se faisait entendre pour la première fois en public. Elle exécuta avec une netteté et une perfection incroyables le *concerto de Schumann*. Son succès a été complet. Dire que Mlle Derscheid est élève du regretté M. Brassin, c'est signaler un artiste.

Mlle Derscheid a également eu à St-Petersbourg des leçons de M. Rubinstein. Depuis son arrivée à Bruxelles elle a ouvert chez Gunther, un cours de piano et de théorie musicale. Nous espérons entendre de nouveau bientôt Mlle Derscheid.

Ce concert presque exclusivement classique, de Beethoven et Schumann en faisaient les frais, se terminait par une ouverture très originale de M. Brahms.

Le dimanche suivant, cinquième concert, avec des œuvres exécutées précédemment et qui ont été mieux jouées et appréciées encore: La Symphonie héroïque de Beethoven, l'Ouverture académique de Brahms, le ballet du *Tannhäuser* et la Marche Bavaroise de Wagner, deux pièces d'un coloris éclatant, et enfin le beau poème symphonique *les Eolides*, de César Franck.

Ce dernier est un Liégeois, paraît-il. Ce doit être là une insinuation calomnieuse.

A ses grands hommes, la patrie liégeoise reconnaissante sait payer le juste tribut d'hommages.

Aussi le sentiment national se manifeste-t-il toujours à l'endroit de nos gloires. L'amour-propre ébroué s'enorgueillit de ceux qui illustrent au loin le nom liégeois: Hennequin, José Dupuis, sont célèbres. Mais César Franck: un obscur musicaste qui, à soixante ans, vient seulement d'être décoré..... en France. Ah! s'il s'agissait d'un quatrième accessit de chant qui ferait les délices d'un Casino d'Auvergne, nos grands carrés rapporteraient avec émotion les appréciations banalement louangeuses des gazettes locales.

Boîte aux lettres.

L'abondance des matières nous empêche de rendre compte aujourd'hui de certaines pièces qui nous sont parvenues.

Théâtre du GYMNASE.

Bureaux à 6 1/2 heures Rideau à 7 heures
Dimanche 29 janvier 1888.

Martyre, drame en 5 actes, par M. A. Denery.
1^{er} acte, *Aventurier et Bohémien*; 2^e acte, *La vengeance du mari*; 3^e acte, *Le retour de Paulette*; 4^e acte, *L'Amour dans la haine*; 5^e acte, *La révélation de Sir Drack*.

On terminera par: *Les Domestiques*, comédie-vaudeville en 3 actes, par MM. Eugène Grangé et Raymond Deslaudes.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art
2^e ANNÉE

Comité de Rédaction: ERNEST MAHAIM, ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN, MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.

Union postale, frs 6.50.
Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes.

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

BITTER DE CRÈTE

A PARAÎTRE EN AVRIL :

CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Un volume de grand luxe format in-8^o Jésus, splendidement illustré par Émile BERCHMANS.

PRIX EN SOUSCRIPTION : DIX FRANCS.

Ces exemplaires seront tous signés et numérotés à la presse.

On souscrit chez AUG. BÉNARD, imprimeur-éditeur, rue du Jardin Botanique, 12, à Liège.

PAVILLON DE FLORE

Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

DIMANCHE 29 JANVIER 1888.

Héloïse et Abélard

Opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. Clairville et William Busnach, musique de H. Litolf.

1^{er} acte, *Les Troubadours*; 2^e acte, *Le grand St-Polycarpe*; 3^e acte, *Le Triomphe d'Abélard*.

Distribution: Maître Fulbert, MM. Crétot; Abélard, Valdy; Eginhard, Desgranges; Boniface, Harlin; Friquet, Harlin fils; Astrolibus, Thys; premier garçon, Galhausen; Un client, Tack; Héloïse, Mesd. Pierrouze; Bertrade, Gilles-Raimbault; Martha, Belini; Follette, Crétot; Léonne, Classis; Clodomir, Thys; Roland, Joséphine; Arnold, Slusse.

L'AUBERGE DES ADRETS
OU ROBERT-MACAIRE & BERTRAND

Drame en 2 actes, par MM. Benjamin, St-Armand et Paulyante.

Distribution: Robert-Macaire, MM. Crétot; Bertrand, Ancelin; Dumont, Classis; Germeuil, Raimbault; Charles, Degrange; Roger, Thys; Pierre, Harlin fils; Un garçon d'auberge, Vaillant; Un notaire, Magnée; Marie, Mesd. Leblond; Clémentine, Crétot; Invités, etc.

LES TROIS CURIACES

Comédie en un acte, de Mme Pauline Thys et M. St-Germains.

Distribution: Curia Dupont, MM. Degrange; Van Truffen, Thys; Eusèbe, Harlin fils; Camille, Mme Vernhes.

Ordre: 1. *Les 3 Curiaes*. 2. *L'Auberge des Adrets*. 3. *Héloïse et Abélard*.

Lundi 30 Janvier, *Héloïse et Abélard*. — *Le Gamin de Paris*, drame-vaudeville en 2 actes.

Jeudi 2 Février, représentation extraordinaire au bénéfice de MM. Harlin, père et fils, premier comique marqué et second comique.

SOCIÉTÉ ANONYME
DES

Charbonnages du Hasard
Victor RASKIN

7, Rue des Guillemins, 7
Seul Représentant à Liège

Charbons de toutes les houillères
du bassin de Liège.

RASSENFOSSE-BROUET

SEUL REPRÉSENTANT
DE LA MAISON CHRISTOFLE & Co
DE PARIS

26, rue Vinave-d'Ile LIÈGE

CHAMPAGNE

E. Mercier & Co

ÉPERNAY.
25 premières médailles
8 diplômes d'honneur

BIJOUTERIE-ORFÈVRE ARTISTIQUE

A. Duparque

FABRICANT

Grand assortiment de nouveautés.

COMPAGNIE

DES

Propriétaires Réunis

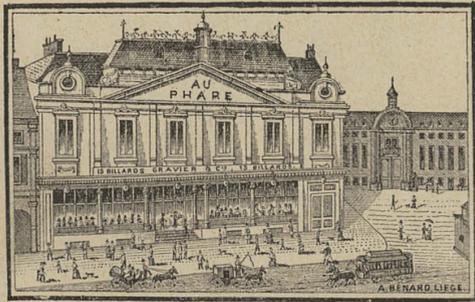
pour l'assurance à primes contre l'incendie

AGENT PRINCIPAL

A. DEPAS, Liège.

64, rue Hocheporte.

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE, PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie · Chromolithographie

· Aug. Bénard ·

Imprimeur-Éditeur

Rue du Jardin Botanique, 12

Liège.

CLICHERIE · GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

GANTS SUR MESURE

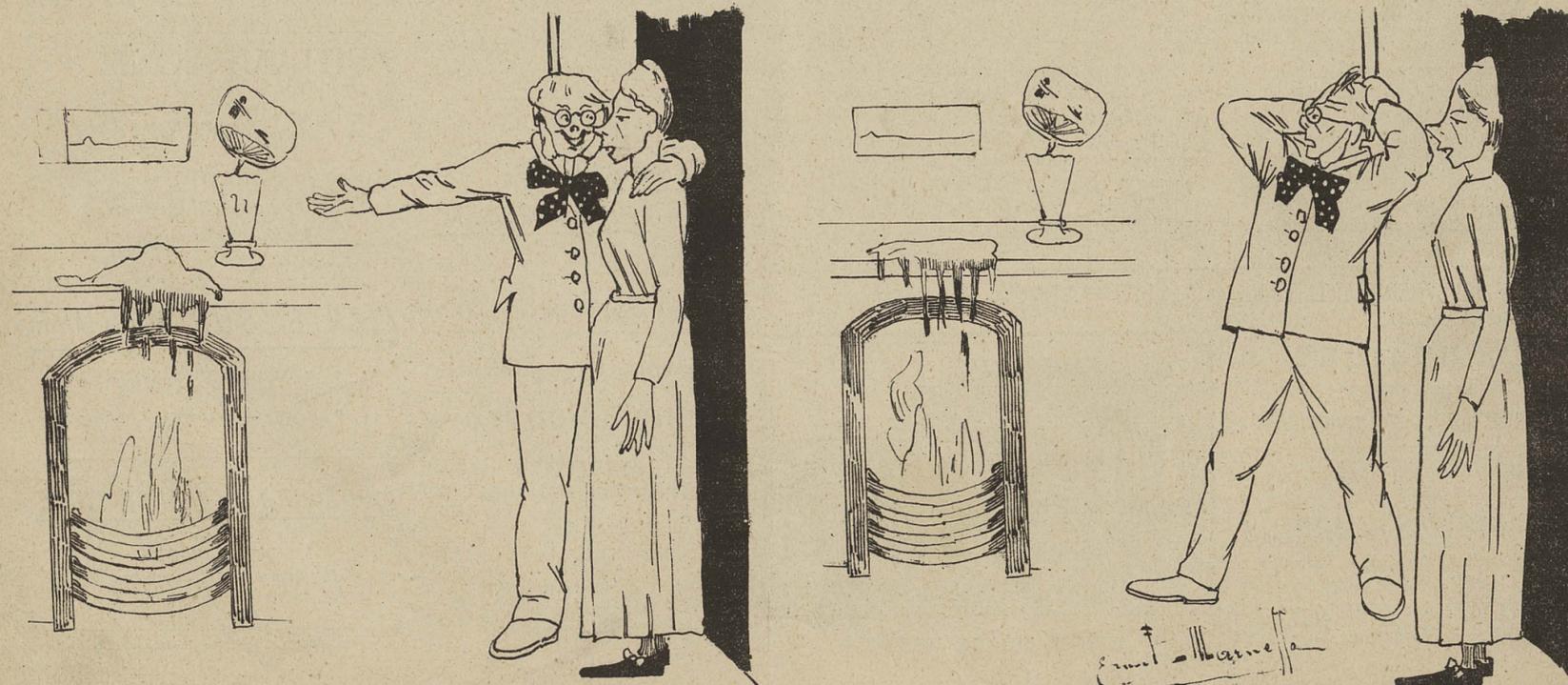
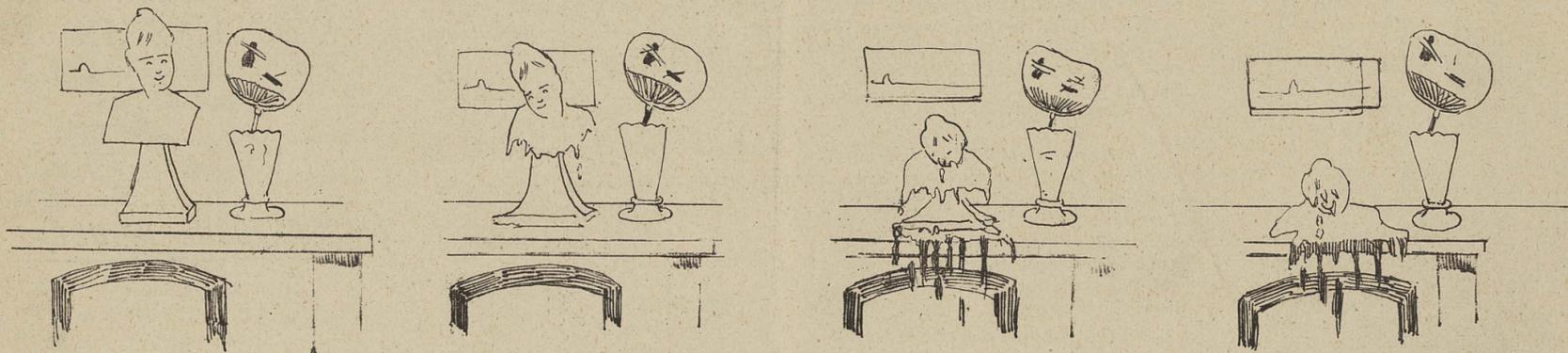
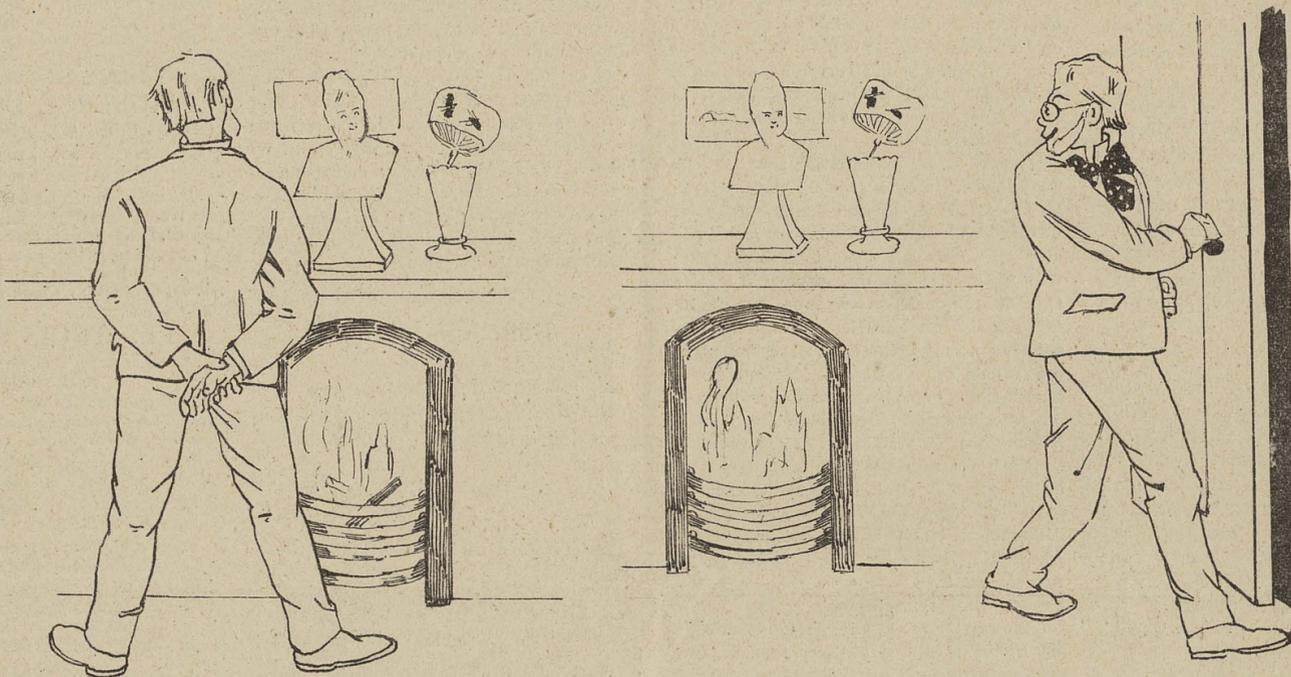
J.-E. VERGNES, Fabricant
14, Passage-Lemonnier, Liège.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

H. ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière.

Imprimerie Aug. Bénard, Liège.



Le buste en Cire. Accident sans paroles.

Ernest Laemmle